Envisager le récit.

Une conversation entre Michael Awad et Evan Penny

par David Clark

> *Le visage est une surface qui accueille certaines expressions et certains liens, tandis qu'elle en neutralise d'autres. C'est un écran et un cadre. Lorsqu'on est mis en présence d'un visage, on imagine une certaine gamme d'expressions pouvant s'y manifester, et l'on prépare une certaine gamme de choses à lui adresser. On voit ce qui peut être dit, et ce que l'on aurait pas dû dire.*
>
> – Alphonsa Lingis, « Face », tiré de *Dangerous Emotions*, p. 43

La conversation est une entreprise incertaine. C'est une rencontre d'improvisation structurée par une physique complexe du langage, des émotions et de la volonté. Elle se développe d'un moment à l'autre, d'une idée à l'autre, mais demeure en grande partie improvisée. On ne sait pas toujours où elle mènera, vers un rituel vide de sens ou peut-être vers un parcours varié de découverte. Des liens se tissent, les idées bifurquent, le fil de la pensée conduit à de nouvelles réflexions, ou bien l'on ressasse simplement les mêmes questions. Toujours; il y a cependant des choses que l'on passe

sous silence. Des harmoniques subtiles accompagnent les thèmes principaux de la conversation et s'inscrivent dans les pauses, les gestes, la souplesse, les regards et les intonations. Dans les moments figés que saisissent la photographie et la sculpture, nous entrevoyons avec une acuité microscopique quelque chose de la nature de ces moments, mais la sculpture et la photographie sont souvent muettes et paralysées. En allant à leur rencontre, nous rencontrons nos propres perceptions et interprétations en évolution, face à l'immobilité totale de la forme : c'est une conversation à sens unique. Comment la photographie ou la sculpture peuvent-elles entrer en conversation? Comment peuvent-elles représenter la dynamique du déroulement de la conversation? Evan Penny et Michael Awad ont abordé ce problème à l'occasion de leur collaboration intitulée *Panagiota: Conversation (Panagiota, une conversation),* une œuvre qui traite de la conversation et qui se propose comme une conversation entre la photographie et la sculpture.

Avec comme question de départ, « Que se passerait-il si Michael détournait l'attention de son appareil photographique depuis l'espace urbain vers celui du corps, celui de la personne? », les deux artistes se sont lancés dans une série de séances de photos exploratoires avec leur amie et collègue artiste Panagiota Dimos, également connue sous le nom de Penny Dimos.

Michael Awad a photographié Penny Dimos à l’aide d’un appareil fabriqué sur mesure à partir d’ancien équipement de reconnaissance aérienne. L’appareil, qu’il a beaucoup utilisé pour ses documents saisissants de la vie urbaine à Toronto, enregistre une image qui se déroule dans le temps, pendant qu’un obturateur mobile panoramique le plan photographique. Tandis que l’obturateur se déplaçait d’un côté à l’autre du plan de l’image, Michael, Evan et Penny Dimos faisaient la conversation. Dans cette photographie, le caractère formel du portrait a été écarté,

c’est-à-dire la posture étudiée et rigide qui accompagne habituellement la pose empruntée livrant le corps à un instant figé devant la lentille photographique. Les mouvements et gestes de Penny, déphasés ou non par rapport à la progression de l’obturateur, produisent une image allongée, étalée par traînées. L’appareil photo enregistre le mouvement et l’immobilité sous forme de distortions monstrueuses. Les paroles et les gestes de la conversation sont à peine perceptibles dans les traits contorsionnés de Penny, tandis qu’émerge un étonnant document du drame de la conversation.

À partir de ces photographies, Evan Penny a extrapolé l’impossible présence physique de cette trace photographique. Sa sculpture est à la fois

une représentation honnête de la photographie et l’impossible proposition de ce qu’aurait pu être ce moment dans l’espace. Le travail antérieur d’Evan Penny est passé avec précaution de la solidité et de la monumentalité de la représentation sculpturale à un projet sculptural qui traduit l’étrange paradoxe d’une réalité irréelle. Son œuvre s’est de plus en plus vouée à la réinterprétation de l’index photographique survenue à l’ère numérique. Ses anamorphoses de formes humaines en trois dimensions constituent des représentations sans précédent de la figure, déformées grâce aux possibilités de l’imagerie numérique. En ramenant le corps dans l’espace réel de la sculpture, le travail d’Evan Penny effectue un genre de retour du refoulé. L’œuvre met l’emphase sur la réalité du corporel, qui a été perdue dans l’étourdissant déploiement de représentations et de simulations virtuelles proposées par notre environnement numérique. Il s’agit ici d’envisager ce que nous pouvons encore reconnaître de nous-mêmes dans cette salle des miroirs.

Ce qu’il y a de différent pour Evan dans ce nouveau projet, c’est l’introduction de la durée en tant que préoccupation formelle de l’œuvre. Auparavant, ses œuvres étaient arrimées au sentiment de la rencontre avec une personne. Même si cette personne est

immobilisée sans raison apparente dans un étrange espace déformé, nous percevons encore la complétude et l'intégrité de cette personne. Désormais, nous voyons le sujet tandis qu'il se déplace dans le temps, et cela est inquiétant.

Le travail précédent de Michael Awad documentait l'espace social traversé par le passant, un espace délimité et cadré par l'architecture et l'urbanisme. Ce nouveau projet l'a conduit vers l'espace émotif interpersonnel de la conversation. L'œil mécanique et objectif de ses photographies de rues a accédé à une autre échelle, celle de la micro-linguistique du langage corporel et de la simple interaction humaine intime. Ce faisant, il adopte également un nouveau rôle au sein de l'œuvre : il est lui-même engagé, jouant la voix hors champ de la conversation.

Le travail de Michael Awad à l'aide d'appareils photographiques à balayage a prélevé des couches successives de réalité à partir du « maintenant » monumental de l'instant photographique, de manière à révéler des formes et des motifs impossibles à saisir de mémoire. Son travail met en jeu l'index du temps à l'intérieur du cadre visuel, déformant notre perception de la réalité tangible. Awad adapte des instruments scientifiques et les pointe vers le quotidien, non pour témoigner en faveur du projet de la science, mais pour

nous montrer plutôt le caractère inadéquat de nos représentations du monde.

Evan Penny a soigneusement inscrit une caractéristique résiduelle des photographies dans sa sculpture : il s’agit d’une trace liée à l’obturateur mobile qui produit de subtiles bandes verticales dans l’image. Ces bandes renforcent la connotation géologique associée aux images. Les traces animent la surface de la sculpture et génèrent un subtil index du temps qui s’écoule en intervalles discrets. Cette caractéristique commune aux photographies et à la sculpture fait référence à la mécanique de l’appareil photo. Il s’agit également d’un détail qui distingue ce travail de l’éclat de l’instant photographique et du signe révélateur de la main humaine appliquée à la surface sculpturale. Nos deux artistes avaient déjà rejeté ces signes propres à la photographie et à la sculpture dans leur production antérieure.

Cette collaboration – les photographies de Michael Awad et leur interprétation sculptée par Evan Penny – donne à voir un graphique, un défilement, un index des gestes et des mouvements libérés de l’atomisme statique des codes photographiques. C’est à la fois une dissection du flux et du reflux de la conversation, et une incarnation du temps qui passe dans nos fragiles existences. Dans ces photographies fuyantes, tout

ce qui est solide s’évapore. Mais ces instants fugitifs acquièrent une sorte de présence géologique dans la sculpture en relief qui retient les fils de la continuité et du mouvement entre les moments de la durée. Le temps de l’énonciation, l’acte de parole parcourent ces œuvres. Le temps a liquéfié la solidité de l’instant photographique. La forme sculpturale, si accoutumée à son majestueux caractère d’objet, tremble désormais sous l’influence du temps qui passe. Voilà la substance d’une intéressante conversation.

Traduit de l’anglais par Denis Lessard